

## Des enseignements toujours valables dix ans après...

### LES COMBATS DE MOGADISCIO (JUIN 1993)<sup>1</sup>

En 1992, la Somalie sombrait dans l'anarchie provoquée par les conflits claniques. Les Etats-Unis, l'Italie et la France intervinrent sous l'égide des Nations Unies dans le cadre de l'opération "Restore Hope". Le 4 mai 1993, l'opération, devenue ONUSOM II, passait sous le commandement direct de l'ONU après le départ des forces américaines. Cette seconde opération de l'ONU en Somalie avait pour but de permettre la distribution de l'aide humanitaire, d'assurer le bon déroulement de la transition politique et de surveiller le cessez-le-feu.

Le 5 juin 1993, à Mogadiscio, deux embuscades meurtrières, tendues par les partisans du général AYDIID provoquèrent la mort de 24 soldats pakistanais appartenant aux forces de l'ONU. Dès lors les incidents se multiplièrent dans la capitale somalienne entraînant le 9 juin, à la demande pressante du commandant des forces de l'ONU, l'envoi d'un sous-groupe blindé motorisé français appartenant au bataillon interarmes de Somalie (BIAS), stationné à BAIDOA.

Dans ce cadre, le 17 juin, un détachement français était engagé dans un combat en localité d'une grande violence et dans un contexte rendu particulièrement difficile par la participation active de la population aux affrontements. Les différentes missions confiées aux soldats français furent accomplies avec succès et au prix d'un bilan, certes douloureux (4 blessés par balle dont un très grièvement), mais avec du recul, pouvant être considéré comme miraculeux. La chance était de notre côté ce jour-là ; elle n'explique, cependant, pas tout.

**EXTRAITS<sup>2</sup> DE L'ARTICLE DU COLONEL PIERRE DE SAQUI DE SANNES, À L'ÉPOQUE CHEF DE CORPS DU 5<sup>E</sup> RIAOM DE DJIBOUTI ET COMMANDANT DU BATAILLON INTERARMES DE SOMALIE LORS DE L'OPÉRATION ONUSOM II<sup>3</sup>**

#### **QUELQUES RAPPELS AVANT DE PRESENTER LES ENSEIGNEMENTS TIRES**

##### **Le sous-groupe**

Le sous-groupe, placé sous les ordres du colonel commandant le BIAS disposant d'un PC tactique, était un détachement réduit et hétérogène. Il se composait d'une compagnie du 9<sup>e</sup> RCP réduite à 2 sections VAB, de 2 sections VLRA

et d'un peloton blindé (ERC) du 5<sup>e</sup> RIAOM, d'un groupe de combat du génie du 17<sup>e</sup> RGP, d'un élément logistique du 5<sup>e</sup> RIAOM comprenant un poste de secours, soit un total d'environ 200 hommes et 50 véhicules.

Il avait été renforcé le 12 juin par un détachement ALAT avec 1 HLR, 2 PUMA dont 1 canon et 2 GAZELLE HOT.

*L'effectif du détachement ne justifiait pas, en apparence, la présence d'un colonel à sa tête. Trois raisons majeures l'ont cependant imposée.*

*- Les autorités françaises ne voulaient à aucun prix que le sous-groupe puisse passer sous commandement d'un détachement étranger, même pour une mission secondaire ;*

*les unités pakistanaises et marocaines étant commandées par des colonels...*

*- La situation à BAIDOA était parfaitement maîtrisée par les Français alors, qu'à l'inverse, les forces de l'ONU se retrouvaient littéralement assiégées dans MOGADISCIO après avoir subi un véritable traumatisme suite aux embuscades meurtrières du 5 juin. J'ai*

*donc considéré que ma place ne pouvait être ailleurs. (...)*

*- L'hétérogénéité du détachement (...) rendait son commandement, par un capitaine, très difficile. (...). Sans rejeter les raisons qui avaient dicté cette organisation, il semble cependant évident que la modularité a ses limites et qu'il serait dangereux de les ignorer.*

## Les événements qui ont précédé le 17 juin

Du 10 au 16 juin, le sous-groupe effectua de nombreuses missions dans MOGADISCIO (évacuation de ressortissants, escortes, occupation et destruction de la zone des antennes de la station " RADIO MOGADISCIO " en soutien d'une force d'intervention US, fouilles d'immeubles, notamment).

*Nombreuses et variées, ces sorties ont joué un rôle capital dans le succès du 17 juin car :*

- elles ont tout d'abord soudé les différentes cellules du détachement. *Marsooins, parachutistes, engagés, appelés, tous les soldats, de quelque origine ou statut qu'ils soient, ont appris à se connaître et, plus important, à se faire confiance. En outre, tous pouvaient mettre un visage sur chaque voix entendue à la radio ;*
- elles ont ensuite permis au détachement d'améliorer considérablement la cohésion au niveau des savoir-faire tactiques qui, ajoutée à la réussite rencontrée lors de ces journées, ont fait naître un sentiment de force, une confiance en soi, qui n'existaient pas, du moins à un tel niveau, auparavant ;
- elles ont enfin constitué une semaine d'entraînement sur le terrain même des combats (...).

## Les combats du 17 juin

Trois contingents (Pakistanais, Marocains et Français) participaient à l'opération qui avait pour but de fouiller le quartier d'AYDIID dans l'espoir de trouver son quartier général et si possible de le capturer. Les Français devaient être en mesure d'intervenir au profit des autres contingents. La force d'intervention américaine, forte de 1000 hommes et embarquée sur ses bateaux au large de la ville, pouvait être engagée, mais sur décision des Américains uniquement.

Dès le début de la matinée, la situation se détériorait. Les Marocains se trouvaient pris au piège et subissaient des pertes sévères (dont leur chef de corps et son second, tués tous les deux). Les Pakistanais, après avoir perdu un officier, arrêtaient leur progression et entamèrent un repli. Encore traumatisés par les embuscades de début juin, ils ne voulaient pas prendre, une nouvelle fois, trop de risques. Les Marocains se retrouvaient donc seuls et dans une position intenable.

Simultanément, les Somaliens prenaient à partie le détachement français qui ne pouvait pas riposter directement. En effet, des femmes, tenant des enfants dans leurs bras apparaissaient ostensiblement aux fenêtres. Disséminées dans tout un bâtiment, à tous les

étages, elles s'écartaient soudain de la fenêtre pour laisser tirer un homme, pendant un temps très bref, puis revenaient prendre place.

Bien que les autorités françaises eussent fait savoir au général COMELEF que le détachement ne devait pas participer à une action offensive, celui-ci donna son accord, étant donné les circonstances, à notre intervention pour secourir les Marocains. Le sous-groupe, déployé en 2 échelons (le peloton ERC, une section VAB avec le commandant de bataillon, puis une section VAB et une section VLRA) va successivement au cours de la journée dégager les Marocains, s'emparer des bâtiments tenus par les miliciens, puis investir et fouiller un groupe d'habitations, dont l'hôpital général où était supposé se trouver le rebelle AYDIID. Il n'aura à déplorer que 4 blessés.

### LES ENSEIGNEMENTS TIRES Eviter le piège de la foule

*Il s'agit là de l'enseignement majeur de cette opération. La technique employée par les partisans d'AYDIID consistait à entourer les unités de l'ONU avec une foule bruyante, exubérante, composée en majorité de femmes et d'enfants et qui manifestait son mécontentement, voire son hostilité, mais sans agression physique. Cependant la pression de la foule contre les*

*cordons de soldats se faisait de plus en plus forte, de façon à pouvoir se saisir de pièces d'équipement (combis radio, armement, etc.).*

*L'unité encerclée devait alors effectuer des tirs de semonce, ce qui provoquait un moment de panique de la foule au milieu de laquelle des tireurs prenaient comme cibles prioritaires les chefs de l'unité agressive, chefs qu'ils avaient pu largement identifier pendant la phase de " négociation " avec la foule. Quand cela était possible le dispositif était complété par des tireurs embusqués dans les bâtiments dominant le lieu de l'embuscade.*

*Dans MOGADISCIO, les mouvements de foule étaient quotidiens et souvent imprévisibles. Ils ne correspondaient pas tous à des embuscades, mais il était impossible de le savoir avec certitude. Ne sachant comment gérer cela, les unités de l'ONU s'étaient retranchées dans leurs enceintes. Le 17 juin les détachements engagés connaissaient, à grands traits, ce mode d'action. Le colonel marocain et son adjoint payèrent cependant de leur vie le fait d'avoir essayé, malgré tout, de convaincre la foule de ne pas s'approcher.*

*Ayant eu quelques jours pour réfléchir au problème, j'avais pris un certain nombre de mesures préventives :*  
*- équipement de tous les véhicules de roulements de fil de fer barbelé (concertina) pou-*

# retour d'expérience

avant être déployé instantanément à plusieurs dizaines de mètres de l'unité afin d'éviter coûte que coûte le contact avec la foule ;

- dotation importante de grenades offensives pour le détachement, destinées à disperser la foule sans provoquer de pertes ;

- abandon de tout signe distinctif de commandement (galons, fanions) pour éviter, dans la mesure du possible, un tir d'embalée sur les chefs d'éléments. Cette précaution, pour nécessaire qu'elle soit, n'a qu'une efficacité très limitée. Dans ce genre de situation les hommes n'obéissent qu'aux ordres de leur chef et il

n'y a que lui qui peut les leur donner. Le repérer est un jeu d'enfant pour l'adversaire.

Ces mesures de simple bon sens, doivent être complétées. Il faut équiper les unités pouvant intervenir dans un tel contexte, et je ne pense pas que cette situation se limite à l'Afrique, de matériels spécifiques et notamment :

- obus à blanc pour les blindés. Mixer les obus réels et obus à blanc est toujours interdit par les règlements d'emploi et pourtant, ce jour-là, avec un ou deux obus à blanc par engin, j'aurais certainement pu disperser plus rapidement la foule.

- fusils lance-grenades lacrymogènes, un par

groupe de combat, pour un emploi comparable à celui des forces de l'ordre. Ceci entraîne bien évidemment la présence de l'ANP en tous temps et en tous lieux...

- mégaphones puissants permettant, si besoin est, de se faire entendre par la foule sans être obligé, à la limite, de se laisser identifier.

Il faut ajouter à cela un équipement radio qui puisse fonctionner avec des antennes très courtes, de façon à ne pas désigner, d'embalée, le chef d'élément à la vindicte de l'adversaire...

Ces quelques mesures simples et qui ne transforment aucunement

une unité de soldats en unité de gendarmes mobiles, faciliteraient la neutralisation de ce "premier échelon" avant d'affronter, de manière totalement militaire, l'adversaire de deuxième échelon.

Mais le fait nouveau, et capital à mon avis, devrait être la prise en compte de ce mode d'action dans l'enseignement de nos écoles de formation. Les questions posées, méritent en effet, que l'on s'y arrête. A peine une heure après le début de l'engagement, j'avais déjà ordonné l'évacuation de trois blessés par balle et deux choqués psychologiquement par la violence des tirs appliqués sur leur VAB. A partir de quel moment devais-je utiliser tous mes moyens

(canons ERC, appui HA) pour remplir ma mission, au risque de provoquer des pertes dans la population civile, certes complice mais non armée ?

Je pense que la réponse n'appartiendra jamais qu'au chef sur le terrain, et ses hommes le suivront quelle que soit sa décision. J'avais interdit à la radio de tirer sur les hommes s'abritant derrière les femmes et les enfants. Un de mes tireurs d'élite réussit à toucher un Somalien, probablement à l'épaule, qui lâcha son arme et se réfugia derrière un muret. Immédiatement une Somalienne arriva en courant pour ramasser la kalachnikov. Le soldat français tira une nouvelle fois, mais dans l'arme, juste avant que



la femme ne s'en empare. (...). Ce paramètre "population", qui dépasse rarement une ligne dans nos thèmes et exercices, pourrait fort bien, dans les crises futures, nécessiter un paragraphe complet...

### Privilégier l'offensive et la masse

A partir de ma position (de départ), deux possibilités s'offraient à moi pour atteindre la zone des Marocains. Soit revenir (...) dans le secteur tenu par les Pakistanais, traverser leur dispositif et engager le combat (...), soit foncer tout droit (...), passer à travers les positions tenues par les partisans d'AYDID et me battre sur la zone dégagée au sud (...) pour permettre le repli des Marocains.

De ma position (...), je pouvais voir affluer des hommes en armes (...) et je savais donc que j'allais arriver, certes dans son dos, mais cependant au milieu de l'adversaire.

Néanmoins, connaissant le terrain, j'ai préféré jouer sur l'effet de surprise plutôt que de risquer l'enlèvement dans le dispositif pakistanais.

Trois facteurs se sont révélés déterminants dans mon analyse :

Les Marocains devaient être dégagés au plus vite, leurs pertes s'élevant de minute en minute (cinq morts et quarante cinq blessés).

Or la première solution, si elle présentait sur le papier moins de risques, demandait, à coup sûr, des délais importants,

N'ayant aucune liaison avec les Pakistanais et les Marocains, je redoutais les tirs fratricides et une désorganisation qui pouvait m'empêcher de manœuvrer et même m'entraîner dans le piège où se trouvait alors le détachement que je devais secourir ;

La VIA LÉNINE était favorable au déboulé de mes blindés et accentuait encore l'effet de surprise et de supériorité psychologique que pouvait entraîner ce mode d'action. Ce sentiment était renforcé par l'aspect dissuasif sur les Somaliens que présentaient les ERC et les VAB équipés des panneaux air-sol, ce que j'avais pu constater lors des missions précédentes.

Ce choix s'avéra bon. Les dix coups de RPG essayés par le détachement manquèrent tous leur but. Certes la chance fut avec nous, mais la vitesse de déplacement et le dégagement que nous offrait le terrain, obligeant les tireurs à se démasquer, y furent également pour beaucoup. Seule l'absence d'un deuxième peloton ERC me fit cruellement défaut pour accompagner le deuxième échelon. (...)

Mais il n'y avait, hélas, qu'un seul peloton ERC sur le territoire somalien, le reste de l'escadron, présent à DJI-BOUTI, n'ayant pas été



ECPAD

autorisé à rejoindre, malgré les demandes du COMELEF..

Cela m'aurait également permis d'amplifier mon effet de masse. Les deux échelons comportaient, en effet, une dizaine de véhicules et environ 80 hommes chacun.

J'estimais ce volume de forces comme un minimum en deçà duquel il ne fallait pas descendre sous peine de voir l'élément être submergé rapidement par l'adversaire, et surtout de risquer un stress très important de mes hommes, provoqué par

un sentiment d'infériorité numérique ou d'isolement par rapport au reste du détachement.

J'avais également mixé les échelons en associant dans chacun un élément du 5<sup>e</sup> RIAOM (à base d'EVAT et VSLOM) et un élément du 9<sup>e</sup> RCP (VSL uniquement). Cet amalgame anciens-jeunes fit merveille. Néanmoins, l'expérience et la maturité des EVAT jouèrent un rôle fondamental au début du combat. Ils ont été, sans conteste possible, à la base du succès de cette journée.

### Gérer le stress

Il ne fallait pas être grand stratège pour comprendre que l'issue de cet engagement dépendrait uniquement du comportement des hommes, qu'ils soient cadres ou militaires du rang. Mon souci était donc de contenir leur stress à un niveau acceptable et pour cela de maintenir le calme et la confiance. La radio joue dans ce domaine un rôle essentiel. Le fait de ne pas élever la voix sur le réseau donna confiance à mes hommes, qui furent per-

# retour d'expérience

suadés, même si ce n'était pas toujours vrai, que j'avais la situation bien en main. A l'inverse ce calme provoqua un sentiment d'inquiétude chez l'adversaire qui, bien que ne comprenant pas notre langue, eut l'impression d'avoir en face de lui des gens très forts. La situation inverse aurait eu, j'en suis persuadé, des effets inverses.

Nous utilisons également nos indicatifs habituels (bigramme, couleur-chiffre), ce qui faisait passer l'information en temps réel et minimisait considérablement les risques d'erreur sur la compréhension d'un ordre.

En outre, tous les haut-parleurs étaient branchés, volume poussé au maximum. Le fait d'entendre des voix

connues au milieu des combats créa un sentiment de confiance, en empêchant que puisse se créer une impression d'isolement, voire d'abandon.

En revanche je commis une erreur en demandant à mon médecin la gravité de la blessure d'un blessé car lorsqu'il me répondit : "très grave, il est atteint à la tête, la balle a traversé le casque", tout le détachement a entendu cette phrase. Je regrettais ma question mais il était trop tard...

Le PP 39 ne permet pas cette diffusion externe, à l'inverse des petits postes type Motorola. Si l'on ajoute à cela l'encombrement, il apparaît certain que le second est beaucoup mieux adapté au combat en localité que le premier (...).

Le second élément, facteur de baisse du stress a été le comportement remarquable de mon médecin et de son équipe. Trois de mes blessés ont été évacués sous le feu ennemi. Le pilote du VAB sanitaire bien que blessé au bras par un éclat (sans gravité il est vrai) est resté à son poste jusqu'à la fin de la mission. Les allées et venues du VAB sanitaire, le calme et la compétence affichés par le médecin ont totalement rassuré les soldats ... et le chef. (...) Cette présence très forte du service de santé a montré aux soldats qu'ils seraient secourus quoi qu'il arrive.

Enfin l'appui fourni par le détachement ALAT dépassa largement le simple domaine du renseignement où pourtant, déjà là, son apport

fut capital, notamment pour la désignation des maisons suspectes à fouiller et les différents itinéraires à emprunter. Mais le soutien psychologique apporté par la présence permanente des hélicoptères au-dessus du détachement tout au long de la journée, fut considérable. Présents, eux aussi, sur le réseau radio, nous les avions prêts à nous appuyer avec leur canon de 20 et leurs missiles HOT sur tout véhicule armé (...) qui aurait pu arriver en renfort, de quelque direction que ce soit. Ils pouvaient également nous renseigner sur tout mouvement de foule important.

Ils étaient, pour moi, la meilleure assurance possible contre une mauvaise surprise. En outre, les risques

énormes que les équipages ont pris ce jour-là, ont largement participé à la maîtrise de soi, à la discipline de feu, affichées par la troupe au sol.

1 Ces événements ont déjà fait l'objet d'un article dans les Cahiers du RETEX N° 4 joints à la revue OBJECTIF DOCTRINE (N° 29 - **L'engagement des forces terrestres en zone urbanisée**).

2 Les extraits de l'article original du COL de SAQUI de SANNES sont écrits **en italiques**.

3 Le Général de division de SAQUI de SANNES a commandé le CDES de septembre 2003 à juin 2004.

## CONCLUSION

**Ce témoignage ne concerne qu'un événement spécifique dans un contexte particulier. Tous les enseignements décrits ne s'appliquent pas, tant s'en faut, à toutes les situations.**

**Je retiendrai cependant trois points qui devraient faire l'unanimité :**

- **en premier lieu il me semble important de privilégier l'homogénéité d'un détachement et au minimum de ne jamais dissocier une unité élémentaire ;**
- **il faudrait, ensuite, conserver, autant que faire se peut, et pour un maximum d'unités, l'expérience inestimable acquise lors de séjours ou de missions dans des pays étrangers. Ce savoir-faire français, notamment en AFRIQUE, participe grandement au renom de notre armée ;**
- **enfin il me semble indispensable d'intégrer dans la formation de nos cadres le rôle de la population et la prise en compte du stress.**

**Les combats de MOGADISCIO ont en effet montré que dans la gestion des crises d'aujourd'hui, il ne sera pas toujours possible d'engager nos armes lourdes, de faire valoir notre supériorité technologique, contrairement à ce qui s'est passé dans le Golfe.**

**C'est encore une fois la valeur des hommes, cadres et soldats, qui fera la différence et leur valeur dépendra, avant tout, de leur force morale.**